

Intérieur-extérieur



C'est une ferme historique. La seule du Jura qui soit restée habitée à l'année, sur les flancs du Marchairuz, jusque dans les années 60. Et notamment par le graveur Pierre Aubert (1910-1987) qui y a forgé son art en phase avec la nature et sa technique. Ses murs racontent une foule de récits, dont celui de la dureté de la vie d'alors.

Aux Mollards-des-Aubert, il y a une ferme qui résiste au temps

Domaine du XVIII^e et demeure du graveur Pierre Aubert, la ferme de la vallée de Joux a failli disparaître. Mais elle voit sa patiente reconversion, saison après saison.

Erwan Le Bec Texte
Vanessa Cardoso Photos

Ça se mérite, les Mollards-des-Aubert. Il faut déjà, pour qui vient du col du Marchairuz, emprunter un petit sentier s'enfonçant dans le massif et les alpages, parcouru surtout des troupeaux et, paraît-il, la nuit tombée par la meute de loups. Depuis Le Brassus, c'est moins simple. Compter une heure de montée droite sur la pente jusqu'à cet alpage qui culmine à 1292 m. Imaginez, à l'époque, quand cette ferme massive était la dernière de tout le Jura suisse à être encore habitée à l'année.

Avec son sol qui grince, ses petites ouvertures qui s'éclairent au moindre rayon de soleil et ses cache-misères en lino çà et là, le domaine est aujourd'hui un vestige bavard de l'histoire de la vallée et de l'économie d'altitude. Un monument, dont la première date inscrite sur une plaque de cheminée remonte à 1727. Sur les planches aménagées le long des fenêtres, des traces d'usures qui trahissent les heures passées là à aménager des pièces pour l'horlogerie. Des fondations d'un moulin à vent à deux pas, on imagine une courroie alimentant la petite activité de coutellerie, voire un moulin à farine. Au sous-sol, les anciens soubassements conservent le vieux puits, toujours alimenté, et la grande hotte du fumoir, qui sent encore fort la fumée. Après le couloir, les anciennes écuries et la grange, côté bise. Dans le grenier, aux poutres rongées par l'humidité, des moules à chocolat autrefois utilisés sur place. Et on en passe.

Ce chalet qui a eu mille vies en dit long sur la dureté du quotidien, et sur ses habitants qui n'ont eu d'autres choix que de multiplier les petits métiers. Là-haut, on comptait la moindre noisette et le moindre litre de lait.

« L'idée est de retrouver l'état du bâtiment des années 50, même s'il s'agit de matériaux en simili qui font un peu mal à voir. On ne veut pas effacer ça. C'était la vie ici à l'époque et le contexte dans lequel Pierre Aubert a travaillé. »

Claudio Di Lello Membre de la Fondation du Mollards-des-Aubert

Ces habitants, c'étaient des Aubert. La ferme des Mollards semble être restée aux mains de la famille depuis le début, ou en tout cas depuis 1802. La maison est alors propriété d'un certain Samuel Aubert, qui se partage les pièces et les locaux avec deux autres membres de la famille. Le dernier occupant ne sera autre que le peintre et graveur Pierre Aubert (1910-1987). Il va y vivre et y installer son atelier, jusqu'à son départ pour Romainmôtier début 1960.

En chantier depuis 2004

Depuis, rien ou presque n'a changé. Le sol a pris l'eau, le toit a lâché, le porche en tavillon taillé par l'artiste s'est effrité, mais les aménagements de fortune, ce

lino brun usé et ce carrelage en vert criard, ont tenu le coup. Le signe d'une époque, mais aussi celle de l'artiste qui y vivait chichement. On le devine derrière les établis de l'atelier, sur le vieux fauteuil en osier, ou encore peignant, dans la cuisine, une frise sous le plafond. Un peu naïve, elle représente les métiers et le quotidien aux Mollards. Il ne manque que les derniers, inachevés.

«Quand j'étais petite, j'avais l'impression que c'était aussi grand que le château de Chillon. Ici, on venait y passer quelques semaines en été.» À l'ancienne, sans électricité et avec la seule eau du puits, se souvient Sylviane Aubert, mémoire de la fondation des Mollards-des-Aubert, celle qui s'échine à préserver ce morceau de patri-

moine unique en son genre. Un chantier qui dure depuis 2004.

Le gros a été fait entre 2012 et 2015. C'était le plus urgent. Il fallait drainer le sol, devenu trop humide, sauver le rural qui s'enfonçait, et la charpente. Compter 1,2 million de francs. Maintenant, c'est l'heure de la suite, 1,7 autre million sera nécessaire pour remettre en état la toiture, les façades, les sanitaires (reliés à rien) et mettre en place un concept muséal. Tout un programme.

«Les réflexions ont beaucoup évolué, enchaîne Claudio Di Lello, membre de la fondation et également architecte de la Ville de Nyon. L'idée est de retrouver l'état du bâtiment des années 50, même s'il s'agit de matériaux en simili qui font un peu mal à voir. On ne veut pas effacer ça. C'était la vie ici à l'époque et le contexte dans lequel Pierre Aubert a travaillé. Un contexte qui est très important dans son œuvre.» Il faut donc s'attendre à voir revenir les plaques de tôle (mais cachant des panneaux solaires dans le toit), le lino ou le carrelage. C'est le bureau Glatz et Delachaux (le château St-Maire, le temple de Nyon, les châteaux de Lucens ou Prangins...) qui est à l'ouvrage. Une intervention qui se veut simple et durable.

L'idée? Aménager des chambres disponibles à la location au rez, pour les voyageurs à la recherche de patrimoine. Rendre l'atelier et le chalet visitable, avec un programme de valorisation. Difficile, vu l'emplacement du site. Mais l'équipe y croit. «Pierre Aubert reste un artiste qui mérite d'être connu, c'est une œuvre qui porte beaucoup d'émotions! Elle est ancrée dans la nature et la proximité, ce sont des choses qui parlent aujourd'hui», ajoute Claudio di Lello.

La prochaine phase des travaux, pour laquelle la recherche de fonds est en cours, doit s'étaler jusqu'en 2023. La suivante jusqu'en 2025.

Virtuose du burin, le graveur sort du bois

Zoom Son bérêt d'artiste vissé sur le front comme un engagement indéfectible pour l'art - photos à l'appui et auto-portrait pour témoin - Pierre Aubert a toujours peint, laissant les couleurs exploser, vives et sincères, dans ses natures mortes et ses paysages. Mais c'est surtout la gravure qui a pénétré sa vie et le graveur sur bois qui a marqué l'histoire de l'art en Suisse au XX^e siècle. Un art qu'il a rencontré à deux pas de chez lui, dans sa vallée de Joux, là où Tell Rochat, à la fois bûcheron et artiste pratiquait. C'est lui qui initie l'adolescent à l'art de faire parler le bois. Pierre Aubert excelle, il choisit ses espèces, confectionne ses outils et très vite il tient un style, un langage où l'arbre est tout, à la fois matière qui reçoit les empreintes sensibles de la nature pour les faire ressurgir sur la feuille imprimée et sujet de prédilection de l'artiste. Les paysages constituent un



Les arbres reviennent dans l'œuvre du graveur comme des héros de la nature. FONDATION PIERRE AUBERT



tiers de son œuvre gravée, soit un millier de pièces dont une large partie est conservée par sa fondation au Musée Jenisch à Vevey. Sur chacune d'elles, l'artiste qui a exposé loin à la ronde (Varsovie, Paris, Chicago) renouvelle ce chassé-croisé d'ombres et de lumières qui ne laisse ni la gravité, ni la légèreté gagner. L'équilibre est parfait: on dit vital? C'est la leçon de Pierre Aubert, maître des secrets de cette nature dans laquelle il vivait et qu'il a traduite avec l'éthique et la sensibilité de l'authenticité. **FMH**